



HAL
open science

Enquête d'espace public : interroger la rénovation urbaine au Polygone (Strasbourg) : une collaboration participative

Barbara Morovich, Marie Amalfitano, François Nowakowski, Anke Vrijs

► To cite this version:

Barbara Morovich, Marie Amalfitano, François Nowakowski, Anke Vrijs. Enquête d'espace public : interroger la rénovation urbaine au Polygone (Strasbourg) : une collaboration participative. Catherine Deschamps; Barbara Morovich. *Espaces, Espace et lieux en partage*, L'Harmattan, 2021, 978-2-14-017298-4. hal-04474146

HAL Id: hal-04474146

<https://hal.science/hal-04474146>

Submitted on 22 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Proposition de chapitre pour l'ouvrage "Prendre position"

Barbara Morovich, anthropologue ENSAS-AMUP, Marie Amalfitano directrice de l'association « Lupovino » Strasbourg, François Nowakowski, architecte urbaniste ENSAL, Anke Vrijs artiste plasticienne INSA-AMUP

« Enquête d'espace public : interroger la rénovation urbaine au Polygone (Strasbourg) : une collaboration participative »

Nous souhaitons, dans ce dialogue à quatre voix, mettre en avant le processus et les quelques controverses ayant caractérisé une collaboration participative dans le quartier du Polygone à Strasbourg. Dans notre analyse, les différences des approches et de points de vue qui ont pu surgir entre nous - trois enseignant.e.s de disciplines différentes (anthropologie urbaine, art, urbanisme) et une directrice d'association - sont les résultats de nos positions disciplinaires et révèlent nos enjeux différents par rapport au lieu et à ses acteurs. Nos postures ont également évolué par rapport aux changements socio-spatiaux du quartier étudié, à la connaissance progressive de l'autre et de ses outils. Nous ne pouvons pas parler de véritable « processus de dispute », mais des divergences fertiles ont tout de même nourri notre démarche. La confrontation de nos points de vue a pu aussi continuer grâce à la communication scientifique présentée au colloque « Prendre position ». Si nous considérons que l'une des caractéristiques communes des controverses est la présence d'un « tiers » placé en position de juge (Lemieux, 2007, p. 195), nous pouvons affirmer que les participants et organisatrices du colloque ont rempli ce rôle de témoin, faisant évoluer notre discours, également nous incitant, par la suite, à creuser la question des discordances, à l'occasion de l'écriture de cet article.

Au delà des divergences, cet article relate surtout une alliance d'acteurs engagés. L'engagement associatif et militant a jalonné nos parcours respectifs depuis des nombreuses années. A travers ce travail au Polygone, nous voulions rendre attentifs les étudiants à des problématiques sociales et spatiales en lien avec des postures politiques (Delgado, 2016 ; Garnier, 2010). C'est grâce à une pédagogie pluridisciplinaire utilisant l'analyse urbaine et l'enquête anthropologique, le dessin et la construction éphémère, en parallèle à des nombreuses phases d'observation, que nous avons décrypté la réalité complexe du Polygone et surtout du Square Ariane Icare, mettant au centre de nos préoccupations croisées un espace en devenir, un quartier qui se transformait sous nos yeux. Cet espace réfléchissait plusieurs enjeux : non seulement les nôtres, mais également ceux des habitants et ceux des étudiants qui, pendant quatre semestres, ont arpenté le quartier à la rencontre de ses acteurs. Cet "arène" est aussi celle des politiques qui ont décidé de la rénovation urbaine, et du bailleur qui l'a progressivement concrétisée. Tous partagent une « situation de rénovation urbaine », engendrée, au départ, par une posture paternaliste des pouvoirs publics qui vise à corriger des manières d'habiter jugées non conformes (Morovich 2017, pp. 73-77). C'est d'abord à travers l'interdisciplinarité (performances, dessins, questionnaires, analyse urbaine...) que la « profondeur »¹ ou encore la complexité de cet espace apparaît, malgré les tentatives de neutralisation des usages considérés déviants par un urbanisme stérilisant. Cette dérive dans le traitement de l'espace public est déjà mise en avant par Isaac Joseph qui souligne cette tentation

1 Ainsi Isaac Joseph explique cette notion déjà évoquée par Merleau-Ponty « La profondeur est ce qui fait "que je vois les choses, chacune à sa place, précisément parce qu'elles s'éclipsent l'une l'autre". Ce qui fait énigme c'est que les choses "soient rivales devant mon regard précisément parce qu'elles sont chacune en son lieu." ». Joseph, 1991, p. 26.

« du lisse et du vide » (Joseph, 1991, p. 29) qu'on retrouve dans la démarche de rénovation urbaine au Polygone.

“Sedentariser” par la rénovation urbaine : un urbanisme stérilisant

Anke Vrijs, artiste plasticienne, Maitre de conférences à l'INSA (Strasbourg):

En fait Barbara, j'ai accepté d'intervenir avec tes étudiants dans le cadre de ton séminaire « Des quartiers populaires en rénovation urbaine : quelles images pour quels vécus », car je trouve que les regards croisés sont toujours intéressants. Ils permettent notamment de questionner les certitudes. Je pensais juste apporter une manière très douce, c'est à dire avec un carnet de croquis en main, de rentrer dans ce quartier qui avait la réputation d'être « dur ». Avec le recul, je me rends compte qu'il me manquaient certaines informations au sujet d'un contexte plus large, peut-être l'historique de la rencontre avec Lupovino et les attentes réciproques.

Barbara Morovich, anthropologue, Maitresse assistante à l'ENSAS-Strasbourg : J'avais envie de travailler au Polygone² qui, par son caractère enclavé et stigmatisé, représente un lieu de l'altérité strasbourgeoise. Au sud du centre ville et faisant partie du quartier du Neuhof³ dans une zone classée « sensible », le Polygone souffre d'une ségrégation urbaine et d'une stigmatisation importantes, touchant des populations itinérantes en voie de fixation depuis les années 1960. Les pouvoirs publics ont progressivement permis l'installation d'environ 150 familles d'origines et parcours différents⁴ sur des terrains contigus, sous l'étiquette générale de « gens du voyage »⁵. La rénovation urbaine en cours depuis quelques années me permettait de mettre à l'épreuve de ce nouveau terrain les hypothèses déjà émises lors de mon terrain dans le quartier populaire de HautePierre, toujours à Strasbourg : les discours sur la « mixité » et sur le « développement durable » engendrent la mise en place d'un urbanisme sécuritaire dans les quartiers de la politique de la ville⁶. Pour cela, j'ai saisi la demande de la part de l'association Lupovino. Notre collaboration a nourri un séminaire de master de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, en 2013 et 2014. Dans ce cadre, j'ai mis en place une enquête et réalisé, avec les étudiants, des entretiens avec des membres de Lupovino et avec des résidents, sur leurs parcours de vie. Deux expositions et un workshop ont été réalisés par la suite. De plus, durant une « semaine intensive d'art », en 2014, nous avons proposé un projet d'aménagement éphémère dans un espace public, le square Ariane Icare. Les aménagements ont été réalisés par une vingtaine d'étudiants encadrés par une équipe pluridisciplinaire. A l'occasion du workshop et de sa clôture, plusieurs élus strasbourgeois et des journalistes sont venus prendre la mesure du travail fait et cela a donné de la visibilité à l'association. Il me semble important d'interroger ce processus, à travers lequel nous avons mis en place une « anthropologie collaborative » (Lassiter, 2005 ; White, 2011), à travers l'analyse des nos quelques divergences. Aujourd'hui l'anthropologue engagé.e sur un terrain urbain se confronte forcément à l'opinion, aux influences et aux attentes des acteurs au sein de cette arène et aux tensions préexistantes. Nier les influences réciproques, les collaborations, les polémiques et le partage des opinions serait ne pas reconnaître toute la richesse et la complexité de ces situations

2 Le nom vient d'un ancien terrain militaire. Sa démolition a entraîné la construction de la Cité des aviateurs dans les années 1970, composée de pavillons destinés à des « gens du voyage ». A côté, un terrain d'accueil et un terrain d'installation ont été occupés par des habitats auto-construits.

3 La « nouvelle ferme ». Quartier au sud-est de Strasbourg, il compte des grands ensembles construits à partir des années 50 à côté de formes urbaines moins imposantes (des fermes, un village, une zone pavillonnaire).

4 Manouches, Espagnols ou Gitans, et Yéniches, voyageurs non tsiganes.

5 Expression utilisée comme catégorie administrative depuis la loi du 3 janvier 1969 « relative à l'exercice des activités ambulantes et au régime applicable aux personnes circulant en France sans domicile ni résidence fixe ».

6 Voir notamment B. Morovich « Concertation et projet urbain à HautePierre : la structuration d'une démocratie participative », *Revue des Sciences Sociales. La ville durable*, Université de Strasbourg, 2012, pp. 64-73.

de terrain. Dans l'approche, la compréhension de notre implication et de nos rôles respectifs est fondamentale. Il s'agit ici de restituer, notamment à travers le témoignage de Marie Amalfitano, le ressenti sur cette forme de « collaboration participative ». Selon Bob White, cette dernière « combine des ressources humaines et matérielles autour d'un objectif commun qui profite à tous les participants du projet, mais pas nécessairement pour les mêmes raisons (White, 2011, p. 331). Marie, pourrais-tu nous donner ton point de vue sur le quartier où se trouve l'association ?

Marie Amalfitano, Directrice de l'association Lupovino : Le Polygone est traversé par la rue de l'Aéropostale où se sont installées à partir des années 1960, sur un grand terrain vague appartenant à l'armée, des familles tziganes françaises et espagnoles. Ce terrain gardera pendant plus de vingt ans, un numéro unique, le 45. Il abritera au fil des années quelques 500 personnes en caravanes ou dans des baraquements de fortune. De l'autre côté du quartier, la Cité des aviateurs, avant sa réhabilitation, avait été pensée comme une « cité d'urgence ». Mais le provisoire s'est enkysté et se sont côtoyées durant 30 ans, des familles alsaciennes, yénisches et aussi quelques familles tziganes. Le numéro 45 collera à la peau de toutes ces familles, et l'amalgame se faisant à cause de la stigmatisation dont souffrent ces populations itinérantes, imprégna le quartier d'une réputation de dangerosité extrême. Cette mise à l'écart est confirmée par l'usage courant du mot « ghetto » par des acteurs différents⁷. En 2000, un arrêté d'insalubrité déclencha un processus de réhabilitation qui ne commença qu'en 2008 et se traduisit par un projet de construction de 159 pavillons. Ce processus de résorption de l'habitat insalubre (RHI), stipulant la démolition de l'habitat auto-construit, devait accompagner un « grand projet de ville » (GPV) qui souhaitait changer radicalement le visage du quartier du Neuhof, où se situe le Polygone, et impulser la « mixité sociale ». En 2013, nous nous avons réalisé des enquêtes de terrain auprès des familles de la Cité des Aviateurs et des Musiciens (nouveau dénominateur pour désigner l'ancien terrain du « 45 » rue de l'Aéropostale). Cette enquête a fait apparaître une attente, de la part des familles, de lieux de rencontre et convivialité (places, café, magasins...). Un constat qui a été aussi relevé lors d'un workshop en 2012, organisé par le Conseil de quartier du Neuhof. Cette réflexion sur l'absence de convivialité ressortait nettement des entretiens. Les habitants imputaient la responsabilité au bailleur Domial, en charge de la construction des 159 pavillons, qui selon eux, ne s'était occupé que de répondre au cahier des charges lié à la résorption de l'habitat insalubre sans se préoccuper de la manière d'occuper ce nouvel espace. Cette reconstruction s'inscrivait dans le cadre d'une résorption de l'habitat insalubre (RHI), certes, mais ce relogement pavillonnaire, sur un même lieu, de 159 familles n'avait pas été accompagné d'une réflexion sur l'identification des besoins, économiques et familiaux, de celles-ci. Or, selon le rapport de la Fédération Nationale des Associations Solidaires et d'Action avec les Tziganes (FNASAT) : « Identifier les besoins des habitants en caravanes, demande avant tout de comprendre la double nature qui sous-tend leurs différents modes de vie : d'un côté leur ancrage (souvent dénommé à tort sédentarisation) qui renvoie aux territoires où ils vivent quotidiennement, et de l'autre, leur potentielle itinérance dans des territoires qui diffèrent de leur ancrage » (Fnasat, 2017). Si, au Polygone, les conditions de vie étaient insalubres, leurs habitats, eux, ne l'étaient pas, et de plus chaque famille avait aménagé, marqué, sa parcelle en tenant compte des modes de déplacement, des enfants, du soleil. Et là, on leur offrait un modèle unique, identique, des maisons accolées, renforçant l'idée de fixation, avec une cour sans portail qui donnait sur la route. Ces défaillances, selon le rapport de 2016 de la FNASAT⁸, est « le reflet des représentations partagées collectivement : les gens du voyage apparaissent comme une population homogène, se déplaçant

7 Plusieurs interlocuteurs interviewés par Margaux Samoy et Basile Simon (2013, pp. 17-18) mettent en avant cet aspect, confirmé également par Sarah Tapissier (2014). Les pouvoirs publics et quelques médias renvoient d'autre part la responsabilité de ce « ghetto » à l'auto-ségrégation sociale et spatiale de groupes qui habitent le quartier, considérés marginaux et repliés.

8 Fédération nationale des associations solidaires et d'action avec les tziganes et les gens du voyage, rue de l'Ourcq Paris.

continuellement en groupe (d'ailleurs souvent perçus comme des clans). » Ainsi, au-delà des représentations, la réponse liée à cette RHI, ne pouvait qu'être réductrice.

Détruits furent les lieux de rencontres, de convivialité, détruits aussi tous les arbres qui permettaient de discuter à l'ombre en regardant les enfants jouer à proximité. Partant de l'observation et des doléances des familles, nous avons ainsi imaginé parmi d'autres projets, que l'aménagement du square Ariane Icare, pourrait répondre partiellement, à ce besoin de se retrouver. Par l'alchimie de rencontres, nous avons débuté une belle aventure avec l'école d'architecture. Au départ de ce projet, je n'avais aucune idée de ce que l'école d'architecture pouvait concrètement apporter. Mais l'engouement de l'équipe enseignante, a conforté nos espérances d'une création possible.

B.M. Les processus de sédentarisation des gens du voyage, caractérisés par une « normalisation des pratiques » ne sont pas rares au sein d'opérations de rénovation urbaine. La sédentarisation est vue comme une condition essentielle d'intégration dans la société⁹.

M.A. : Mais on assiste aujourd'hui aux échecs des programmes où les familles devaient abandonner leurs caravanes pour accéder à un logement. Malgré cela, en 2018, l'habitat en maison sera la règle pour les familles du voyage au Polygone. Le bailleur leur a tout de même permis de garder une seule caravane qu'ils pourront poser sur un emplacement dédié à côté de leur habitation. Cette nouvelle configuration de l'espace n'est pas sans poser de problème, en effet l'aménageur ne s'est pas soucié du vivre ensemble de ces familles où l'effet de seuil n'existe pas, on rentre, on sort, on circule chez les uns et les autres, on discute, on mange ensemble, les enfants jouent dehors tous ensemble. Jean Baptiste Humeau parle de « polygone de vie » pour définir « l'ensemble des lieux de stationnement ou de séjour prolongé (voire de résidence durable et de sédentarisation) des caravanes d'une famille du voyage qui, tout au long d'une année, constituent le bases géographiques de l'espace parcouru ». Cet espace géographique est celui où le capital relationnel des personnes est le plus développé. Jean Baptiste Humeau a observé un phénomène de rétractation du polygone de vie, lié à une réduction de la mobilité et du nombre de lieux d'ancrage.

B.M. : Les entretiens menés par moi-même et par les étudiants renseignent aussi sur des craintes de voir augmenter les conflits de voisinage : le voisin devient synonyme d'insécurité. R.10, par exemple, évoque l'angoisse de ne plus pouvoir déplacer son habitat pour éviter les conflits éventuels. Se sentant menacés par un projet de sédentarisation, l'identité des voyageurs devient progressivement un aspect à défendre : bien que très peu mobiles, les habitants revendiquent leur appartenance à une spécificité qui s'incarne dans le mode de vie itinérant. De plus, des tensions s'expriment vis-à-vis de l'attribution des maisons. Le choix de la temporalité différée de l'attribution des logements (entre 2011 et 2017) et celui d'attribuer des maisons différentes cristallisent des disparités et des tensions.

M.A. L'association Lupovino crée en 1995¹¹ a vécu ce changement au côté des familles et a été témoin de leur désarroi. Le plan de relogement mis en place, qui vise à normaliser le quartier, non seulement dans les statuts d'occupations mais également dans les modes d'habiter¹², a réduit les espaces collectifs, existant précédemment dans le terrain d'accueil, à une voirie de desserte des

9 Ainsi la circulaire n° 334 du 14 juin 1966 du Ministère de l'Intérieur.

10 Entretien réalisé par mes soins avec R. et sa mère, dans le terrain des Manouches. Février 2015.

11 A partir de 1995, un groupe de femmes manouches fonde un groupe de parole grâce à l'initiative de Marie Amalfitano, et par la suite une association, Lupovino, dont le but principal est la « LUtte POur une VIe NOrmale ». Selon le président de Lupovino, il ne faut pas voir dans cette phrase un « sens philosophique » mais un souci pratique. Présentation de l'association par Eric Faure, le président de Lupovino, 22 octobre 2013.

12 Domial avait affiché sur les panneaux de construction « opération de sédentarisation des gens du voyage » et l'a ensuite modifié, suite à la demande du PRU et des associations, en « opération de relogement ».

logements, limitant fortement toute forme d'appropriation collective. Cette conception vise particulièrement à imposer une nouvelle discipline, par l'aménagement de l'espace. Dès le début de l'opération de réhabilitation, Lupovino a proposé aux politiques le projet « Espace tsigane ». Ce dernier se déclinait en plusieurs créations de lieux de rencontres, commerces, une place de marché, une conciergerie, des espaces éphémères pour des manifestations culturelles, un bistrot.

Croiser les approches et les divergences : lire la complexité, faire alliance

B.M.: Pour négocier ma position d'anthropologue et la position des étudiants au sein de ce terrain, après un entretien avec toi Marie, j'ai décidé d'impliquer aussi des praticiens (Anke qui est artiste, François comme architecte-urbaniste, et par la suite une scénographe, Hélène Bootz, experte en installations éphémères). Je sentais que ma proposition d'enquête anthropologique ne correspondait pas pleinement à tes souhaits. Tu nous as aussi indiqué qu'il serait bien de concentrer l'analyse sur le square Ariane Icare. Depuis le départ, tu nous a donc dirigés vers des enjeux qui étaient ceux de Lupovino. Pour l'association, il n'était pas question d'accepter l'énième terrain, l'énième équipe d'enseignants ou de chercheurs.

M.A. : L'important pour moi, était la contribution de tous pour améliorer les échanges entre les familles, de créer un « bel endroit » pour changer le regard sur ce quartier et leurs habitants. Il fallait aussi passer par du concret, du palpable afin que les familles comprennent les enjeux de ce projet. Lupovino, les enseignants et les étudiants nous étions avant tout, chez elles, et je savais bien que la présence de nouveaux acteurs allait les questionner, qu'elles allaient être sollicitées, dérangées, observées. Aussi comme un contre don, je souhaitais qu'elles puissent très vite s'approprier notre projet et pour cela la construction de mobilier urbain dans ce square me semblait un bon compromis. Ainsi autour de ces réalisations, point de jeux d'acteurs mais une unicité dans la mobilisation.

B.M. : Donc la position de Lupovino dans la nouvelle arène provoquée par ce projet était extérieure aux habitants du Polygone par rapport auxquels l'association semble agir comme véritable médiatrice. Pourrais-tu dire pourquoi il était important, pour Lupovino, d'étudier et aménager le square Ariane Icare ?

M.A.. Ce square venait d'être créé par la Ville de Strasbourg : immense bande de terrain située derrière la Cité des Aviateurs, frontière verte entre le quartier du Neuhof et le Polygone, entouré de douves pour éviter l'installation de caravanes. Cet espace était caractérisé par l'absence d'éclairage et de point d'eau, très peu de bancs et pas d'ombre. ([photo ici](#))

B.M. : Il me paraissait nécessaire d'impliquer aussi un urbaniste dans l'analyse du site. François, quelles ont été tes motivations pour entrer dans cette collaboration ?

François Nowakowski, architecte-urbaniste, Maître assistant à l'ENSA-Lyon: Il y avait différents enjeux qui m'ont motivé à m'engager. Cela est, d'abord, lié à un engagement professionnel, qui m'amène depuis plusieurs années à réfléchir, à travers des études qui me sont confiées par des collectivités, au renouvellement urbain de quartier d'habitat social, coordonnées, notamment, par l'Agence Nationale de Rénovation Urbaine (ANRU). Mon regard est critique, car ces démarches, qui contribuent à réinscrire des territoires urbains dans un processus de mutation, de transformation qui est le propre même de la ville - la principale permanence des villes c'est de se transformer - instrumentalisent le projet urbain pour l'amener à se positionner sur des enjeux auxquels il ne peut

pas répondre (Garnier, 2010). La « rénovation urbaine » n'est pas en mesure de répondre à la précarisation et à la pauvreté qui caractérise souvent les habitants des quartiers « ciblés » par la politique de la ville. Mais celle-ci s'est construite, depuis les années 1970, en investissant le terrain socio-économique alors même que la néolibéralisation de l'économie et de l'Etat amenait à renforcer les inégalités (Wacquant, 2010) . Ma troisième motivation résidait dans ma conviction, d'enseignant-chercheur en ENSA, de permettre aux étudiants d'aborder des situations urbaines délaissées, c'est-à-dire invisibles de l'action publique, de la réflexion urbaine, des programmes pédagogiques des écoles d'architecture. La situation de réflexion proposée par Marie et Barbara me permettait de répondre à ces trois dimensions.

B.M. : Notre arrivée est aussi liée à la volonté de Lupovino de chercher des alliances externes pour porter un projet d'appropriation de l'espace public. Cette « quête d'appropriation de l'espace public » correspond à une revendication partagée de lieux de rencontre, générateurs d'une sociabilité qui est niée par la rénovation urbaine.

M.A. : En effet, nous n'avons cessé d'alerter le bailleur, les élus et l'équipe du programme de rénovation urbaine, qu'en l'absence d'espaces de rencontres partagés : places, commerces, bistros, ce quartier redeviendrait un lieu replié sur lui-même mais avec de surcroît des familles spoliées de leur espaces de liberté.

B.M. : Je crois que ces constats doivent être interrogés, car ils risquent d'engendrer une sur-stigmatisation. Tu me donnes parfois l'impression de considérer les « familles » uniquement comme des acteurs faibles et dominés. Alors qu'autrefois dans tes discours tu insistes sur leur capacité de réaction.

M.A. : Dans ce projet de relogement, elles ont été leurrées et dominées, leurrées parce que les élus, techniciens et bailleur en charge du projet leur ont fait croire qu'elles auraient la possibilité de s'exprimer. Effectivement, elles se sont exprimées mais pas dans les « formes » attendues, et très vite, leurs expressions ont été bâillonnées. Ce discrédit a marqué les esprits et a renforcé un sentiment de méfiance contre les politiques, de plus, des différences de traitement se sont produites par des aménagements différents entre les différentes tranches dues au changement d'architectes entre les tranches 1, 2 et 3, 4. Dominées aussi, par l'injonction d'accepter ce qui avait été conçu par le bailleur. Sinon elles devaient partir, mais où ?

Leurs capacités de réaction et de résistance sont toujours là, dans les formes d'appropriation de leurs habitats, dans les réunions publiques.

Comprendre par le dessin : aller à la rencontre

A.V. : Un autre élément très important était la manière de regarder les lieux. Et je souhaitais que ce regard ne soit pas celui de photographes que les habitants avaient déjà connus et subi.

M.A. : Oui, en fait plusieurs photographes sont déjà venus, ont réalisé des reportages en leur servant un discours bienveillant mais sont repartis sans leur avoir demandé l'autorisation de publier les photos.. Cette spoliation a alimenté la méfiance des familles à l'égard de tous ceux qui se nourrissent de leur misère.

A.V. : Après ma première visite au Polygone, je me disais que nous ne pouvions faire un passage éclair dans le quartier. J'avais l'intuition qu'il fallait prendre du recul, opérer une mise à distance et surtout proposer aux étudiants une pause, au sens de faire une halte, prendre le temps d'observer et

d'en relater par le biais du dessin, qui permettrait peut-être de passer de l'action vers la réflexion¹³.

B.M. : Je me rappelle que, dans un premier temps, les étudiants en visite au Polygone avaient l'impression d'être des voyeurs, ils étaient assez mal à l'aise. Marie, cela arrive-t-il souvent, cet inconfort de la part de la personne qui vient de l'extérieur ?

M.A. : Ce ressenti est pour moi le signe d'une posture intelligente et réfléchie, il serait questionnant qu'ils n'éprouvaient aucune gêne à pénétrer dans un lieu stigmatisé sans se poser la question de ce qu'ils viennent y chercher !

A.V. : A travers l'approche par le dessin, l'enjeu premier était justement celui du regard : comment amener des personnes extérieures au quartier, des étudiants d'école d'architecture ayant peu de familiarités avec ce terrain sensible, à regarder une réalité stigmatisée, tout en déconstruisant leur regard ? Comment observe-t-on l'altérité et comment cette dernière se « donne à voir » ? Le passage par l'anthropologie de l'image a été une étape très utile, car pour Hans Belting une image est plus que le produit d'une perception. « Aux yeux de l'anthropologue, l'homme n'apparaît pas comme maître de ses images, mais comme le « lieu des images » qui occuperait le corps : il est livré aux images qu'il produit, encore qu'il n'ait de cesse de vouloir les dominer »¹⁴. Aller sur le terrain et faire un travail avec et sur l'image « prélevée » nous semblait être particulièrement adapté.

B.M. : Peux-tu expliciter ce que tu trouves intéressant dans l'approche de Belting par rapport au travail que tu mènes avec les étudiants ?

A.V. : Oui, pour lui, il est indispensable d'étudier la relation de l'image à un corps-spectateur¹⁵. Je considère cette manière de voir comme une double « incarnation » : d'une part nous avons la capacité d'animer les images, c'est à dire de leur donner une âme à travers et à partir de notre sensibilité et de notre disponibilité à recevoir des informations (observations, relevés, temps de pause devant un objet ou situation à dessiner, filmer etc.), de l'autre, nous avons conscience de la capacité dont disposent les images à prendre corps dans leur médium (avec un dessin au feutre, je raconte autre chose qu'avec un dessin à l'aquarelle). La méthode de l'enquête par le biais du dessin avait déjà fait ses preuves lors d'un travail mené avec des étudiants de l'INSA en 2010¹⁶ lors du centenaire de la cité-jardin du Stockfeld, faisant aussi partie du Neuhof. Cette approche part du constat que chaque lieu, même avant de s'y rendre, suscite une multitude d'images en nous. Ces images, loin d'être neutres, influent sur notre imaginaire et ce dernier a un impact considérable sur nos actions.

M.A. : L'approche par le dessin a permis de faciliter la rencontre, et la sollicitation des familles a s'exprimer par ce biais a posé les jalons d'une collaboration.

B.M. Je me rappelle que nous avons visité le Polygone en amont et toi, Anke avais pris quelques photos et avais extrait seulement des détails que les étudiants devaient prolonger en dessinant, sans savoir qu'il s'agissait du Polygone.

A.V. : Il s'agissait de rendre les étudiants conscients de leurs « images préexistantes » et de comment ces dernières allaient avoir un impact dans leur perception du Polygone. Dans un premier temps, les

13 Cf. Bernard-André Gaillot, *Arts plastiques, Eléments d'une didactique-critique*, Paris, PUF, 1997, p. 26.

14 Hans Belting, *Pour une anthropologie de l'image*, Paris, Gallimard, 2004.

15 Idem, p. 10.

16 Cf. Stockfeld 1910-2010, ouvrage réalisé par les étudiants en 2ème année d'architecture de l'Insa de Strasbourg en collaboration avec la ville de Strasbourg, printemps 2010.

petites vignettes montrant des détails d'architecture ou de paysages plus ou moins urbains, imprimées sur du papier de format A5 étaient distribuées aux étudiants qui, à partir des ces fragments, devaient prolonger librement le contenu des images, c'est à dire imaginer le hors champs et se projeter dans ce que l'image donne comme informations : gabarit du bâti, des pleins et des vides, textures (des clôtures, de revêtement des sols), la végétation, l'architecture du détail (les boîtes aux lettres, les poignées de portes). A travers les dessins produits, la question de la place laissée à l'imagination, à la projection et au non-dit est apparue. Que raconte une image donnée et qu'est-ce que j'y projette ? ([illustrations ici](#))

B.M. : C'était aussi une manière d'imprégner les étudiants, de le saturer presque d'images « banales » du lieu et de chercher à déconstruire leurs idées reçues.

A.V. : Après ce travail introductif portant sur l'imaginaire de lieux inconnus, nous nous sommes confrontés au terrain, le but étant de faire connaître des micro-projets d'alter-architecture (architecture co-produite par les habitants) et des appropriations habitantes pour comprendre la relation entre les formes spatiales et sociales. Les étudiants avaient comme mission de se rendre sur ces lieux d'habitations à la rencontre de leurs habitants par le biais du dessin.

Si un grand nombre de dessins recueillis sur le terrain relève plutôt de la prise de note car réalisé « sur la pointe des pieds » avec une certaine discrétion voire crainte, un certain nombre de propositions peuvent être pris comme une vraie base d'hypothèses à vérifier par l'enquête.

Je peux citer pour le travail sur le plan un dessin qui parle d'un grand isolement. Graphiquement, le bâti se concentre au milieu de la feuille, le mot « rien » l'entoure à quatre reprises sur les côtés. Avec des moyens plastiques extrêmement simples (cadrage centré, combinaison dessin-écrit), l'auteur(e) de ce dessin a certes réussi à transcrire une situation urbaine et spatiale, mais elle ou il a surtout donné à voir une situation sociale et psychologique vécue, sentie et incarnée. Nous verrons que les enquêtes permettent d'aller dans le même sens. ([illustrations ici](#))

B.M. : Les étudiants ont souvent retourné la feuille envers les habitants, et leur ont demandé de dessiner leurs espaces. Le dessin a été un support indispensable de l'entretien, est devenu un moyen supplémentaire de décrire sa propre réalité. Il a permis aussi un échange plus ludique et « paritaire », car les deux acteurs de l'échange se sont servis du même outil.

M.A. : Il ne faut pas oublier que l'écrit est encore source d'inquiétude pour les gens du voyage, il a servi à alimenter les nombreux fichages durant la seconde guerre mondiale et revues anthropologiques dans lesquelles ils étaient objets de l'analyse de chercheurs, souvent affublés du terme de « nomades » qui laissait cours à toutes les interprétations liées à ce vocable, « insaisissable, inquiétants, dangereux..... » mais surtout éternels étrangers dans leur pays¹⁷.

A.V. : Si les dessins des étudiants peuvent constituer des témoignages de rencontres voire de confrontations avec une réalité observée, les paroles et les quelques dessins réalisés par les habitants (ill.) suscitent des questionnements fondamentaux, car ils vont bien au-delà du témoignage. Ces dessins montrent l'archétype de la maison rêvée (en coupe et en plan, ou les deux superposés, ill.). Pourtant, une fois intégrés les nouvelles maisons, les habitants expriment leur perte de liberté et d'identité. Le dessin permet donc de mettre en avant une contradiction évidente. Dans ces nouvelles maisons manquerait-il l'essentiel, c'est à dire des espaces réels et symboliques/mentaux de rêves, de désordres, d'improvisations... sans lesquels la vie ne peut faire sens ?

17 Comme le dit Alain Reyniers, Directeur de la revue Études Tsiganes

B.M. : La démarche d'enquête par le dessin permet donc cette prise de recul, fournit un angle supplémentaire d'analyse des appropriations spatiales et met en exergue les préoccupations et les tensions face au relogement. Ce que les enquêtes effectuées vont confirmer : « Ils nous ont obligés, on n'a jamais été d'accord, sinon on était expulsés. Je ne peux pas l'accepter ! » C'est un discours commun parmi les différentes personnes interviewées, celui d'une sédentarisation qui serait forcée. Il y aurait aussi une atteinte à l'identité : « Ils veulent nous désunir », on nous dit à plusieurs reprises. De plus, les maisons auraient « cassé un certain mode de vie ». La sédentarisation vue comme inéluctable, s'accompagne au sentiment d'être surveillés, de ne plus « être libres », comme « des singes en cage », comme « en prison » ou « dans un camp »¹⁸.

A.V. : Je rajouterai encore une autre chose : en fait, dessiner prend du temps. En dessinant on « ralentit » le temps et, de plus, on expose ce dessin au regard de l'autre. En gros, on assume de montrer ses faiblesses, car le dessin est rarement parfait et permet de ce fait d'engager le dialogue plus facilement. Souvent, c'est d'ailleurs aussi une manière d'inciter l'interlocuteur à dessiner à son tour. Les enfants sont particulièrement ouverts à cette invitation.

B.M. : En croisant les dessins et leur analyse avec les entretiens et l'observation, nous arrivons au constat que les habitants du Polygone n'expriment pas un refus de changer, mais le refus d'une domination, et de l'imposition unilatérale d'un mode de vie, qu'ils ressentent comme imposé. En effet, les nombreuses re-appropriations spatiales sont la preuve de ces résistances non ?.

A.V. : Marie, pourrais-tu donner des exemples concrets ? Sur les dessins je vois aussi beaucoup de clôtures et je me demande comment on peut y voir un réappropriation. Moi, j'y vois une sorte de copier-coller de lotissements !

M.A. : Aujourd'hui, au Polygone les résistances s'expriment par des formes d'appropriation des nouveaux espaces, dont un certain nombre sont appelées « déviantes » (il y a notamment le non-respect des règles, très strictes, du bailleur...). Je vous ai parlé notamment du sens des décharges illégales dans le quartier qui sont une forme de protestation. Mais il y a aussi des nombreuses appropriations, des extensions. A ce propos, Lupovino était souvent dans une posture de conflit vis-à-vis du bailleur ou de la Ville. Nous nous retrouvions assez seuls et régulièrement "convoqués" pour des rappels à l'ordre quant aux extensions. Le partenariat avec l'ENSAS nous sembla rendre plus signifiante notre posture polémique face aux institutions en charge de ce projet. Ainsi, face à notre commanditaire, le bailleur Domial, nous étions en train de transformer la polémique en conflit. Les différentes parties - habitants, association, bailleur et la Ville de Strasbourg - devaient tout de même continuer à travailler ensemble !

De l'analyse urbaine à l'aménagement éphémère : construire un espace public revendicatif

F.N. : L'analyse urbaine est intervenue plus tard, après que les étudiants aient pris la mesure de ce territoire, l'aient arpenté, observé, rencontré. Nous avons commencé par sortir du square, du Polygone, pour découvrir, sous la forme d'une randonnée, le quartier du Neuhof, du nord au sud et d'est en ouest, afin de resituer ce lieu dans ce qui se passait autour de lui. A la fin de la visite, nous avons traversé le quartier du Polygone, revenant vers ce lieu sur lequel nous allions désormais travailler, en l'ayant réinscrit dans un territoire plus large. Une rencontre inattendue avec une

¹⁸ Ces propos sont aussi ceux récoltés par Sarah Nabli dans son film « Fin du voyage » tourné par en 2014. Ce film a été montré à Lupovino en présence des résidents et d'élus, en 2014. Au moment du débat, les personnes présentes ont réitéré les mêmes propos.

journaliste d'une grande chaîne de télévision nous a alors ramenés vers l'une des dimensions essentielles, toujours présentes, des quartiers tels que le Neuhof ou le Polygone. Par quelques questions, par exemple sur l'insécurité¹⁹, les stigmates que nous avons commencé à briser étaient réapparus, nous renvoyant à nos propres préjugés que nous avons commencé à déconstruire par l'observation et l'arpentage. La démarche d'analyse a été définie à partir du terrain, amenant à interroger le square Icare dans ses caractéristiques matérielles (de quoi le square Icare est-il le nom), sa situation dans la ville (Où se trouve le square Icare ? Comment y va-t-on ?), son existence, en tant que lieu, identifié, pratiqué, vécu (Que s'y passe-t-il?).

Selon les enquêtes et l'observation menée, les usages sont très réduits, mais ne sont pas liés uniquement au manque d'équipement du square mais également à son rôle, urbain (ou anti-urbain), de glacis séparateur entre un secteur pavillonnaire et la cité du Neuhof, plus au sud, et le quartier du Polygone, au nord. Les enquêtes menées mettaient déjà en avant l'invisibilité du lieu pour les habitants mais également au regard de son environnement urbain proche. Ce square présente pourtant une emprise importante, au regard de la densité de population environnante et constitue, à ce titre, un réel potentiel pour retrouver un espace de sociabilité pour les habitants du Polygone. Sa situation, spatialement du moins, semble en effet répondre à l'enjeu, mis en avant dans le projet de rénovation urbaine du Neuhof, de désenclavement des différentes parties du quartier²⁰. Ce potentiel, tel qu'il est identifié par les enquêtes socio-anthropologiques et l'observation des pratiques, nécessite cependant de comprendre les représentations qui affectent le square dans son rapport au Polygone dans sa relation au reste du quartier du Neuhof. Ce questionnement sera exploré à travers la mobilisation d'autres outils, invitant à décaler les regards et incitant des étudiants d'école d'architecture (donc formés à la conception de l'espace) à modifier leur point de vue sur les lieux.

M.A. : Nous avons été étonnés de constater que les étudiants, après des déambulations dans ce square et des rencontres avec les habitants, étaient arrivés aux mêmes constats que notre équipe. Si l'absence de convivialité dans ce quartier faisait l'unanimité de tous, leur analyse du square corroborait nos constats en leur donnant une épaisseur : espace vide, sans point de convergence, aucune signalétique ... et chacun d'imaginer un square idéal.

Nous avons reçu leur témoignage telle une bouffée d'oxygène, qui nous fit imaginer un autre lieu pour accueillir les nombreuses familles du site à la recherche d'une convivialité partagée et qui nous poussa à nous décentrer.

D'autre part, Barbara j'ai perçu dans ton discours le sentiment que Lupovino s'était approprié une réflexion sur l'absence de convivialité sans que les habitants en soient vraiment parties prenantes. J'ai également retrouvé cette critique dans les écrits de certains étudiants.

B.M. : L'association Lupovino a un rôle de passeur de « mémoires empêchées » pour les résidents du Polygone qui expriment à plusieurs reprises leur difficulté à « parler pour eux-mêmes »²¹, cependant son rôle est parfois ambigu. Impliqué dans la MOUS depuis 2007, Lupovino a une double casquette vis-à-vis des populations que l'association souhaite défendre et qu'elle accompagne aussi vers la sédentarisation. Effectivement, les étudiants que Lupovino avait reçu en stage (Samoy et Simon, 2013) ont trouvé que le questionnaire pour le projet « Espace Tsigane » était largement orienté vers des projets pré-définis. Malgré cela, l'objectif du projet est « de répondre aux effets pervers de la sédentarisation en recréant les lieux de partage et des liens de solidarité qu'elle aurait tendance à rompre » (Samoy et Simon, 2013, p. 62).

François, le processus ayant amené à la semaine intensive d'art a été également très important pour

19 Un court extrait de l'entretien a été diffusé sur LCI, « Dans nos quartiers », 7 novembre 2013.

20 Exposition sur le Grand Projet de Ville, Ville de Strasbourg, 2006 : objectif n°1.1 : « Désenclaver le quartier, avec l'arrivée du tramway et grâce à la réalisation de nouvelles rues reliant le Neuhof aux quartiers voisins ».

21 « Mais qui va écouter un gitan ? » me dit à ce propos un résident interviewé (12/01/15).

la création d'un lieu de partage. A ce moment là, il y avait eu les enquêtes, mais la semaine intensive d'art nous a permis d'utiliser les projets qui avaient surgi après le séminaire comme base pour un autre moment pédagogique, plus intense et immersif et aussi plus engagé.

F.N. : Au préalable, compte-tenu du temps très court de la semaine intensive - atelier *in situ* de quatre jours seulement - il avait été choisi, en accord avec Lupovino, d'intervenir avec des éléments de mobilier, fabriqués à côté du square, et mis en place pour y « tester » des potentialités d'usage. Différentes modalités d'appropriation devaient s'engager à travers la fabrication de ces éléments de mobilier : par la fabrication collective, par l'occupation symbolique d'un espace et par son occupation et son « affectation » concrète. Le workshop lui-même, en permettant aux étudiants de prendre place, une semaine durant, dans un gymnase proche du quartier, devait, en invitant les habitants à y prendre part, être une première étape de réappropriation, d'une capacité à utiliser l'espace du square.

Tout en s'appuyant sur les résultats des enquêtes et des observations concernant la place (non appropriation, espace "anti-public", espace de passage...), le temps du workshop a nécessité de remettre à l'épreuve les hypothèses formulées précédemment en s'appuyant sur un nouveau temps d'enquête mené auprès des enfants du quartier et sur une réinterprétation des attentes recueillies sous la forme de dispositifs spatiaux concrets. A la demande de « faire la fête », il est par exemple répondu par du mobilier permettant aux habitants de manger dans le square, autour d'une table.

M.A. : Les étudiants qui ont participé à la semaine intensive d'art s'imaginaient peut être assister à une mobilisation plus importante des familles, mais des années de promesses par les politiques, d'espérances déçues, de séparation des groupes matérialisés par des grillages, ont entraîné défiances et crispations identitaires. Nous avons cherché ce qui pourrait faire lien à travers les usages communs, ce square nous paraissait un lieu de passage emprunté par tous à différents moments. Pour nous ce qui comptait, n'était pas la forme mais ce que cela pouvait réveiller, pour ces familles du Polygone, celles des lieux avoisinants et nos politiques.

F.N. : La revendication de Lupovino renvoie au constat d'une disparition de pratiques sociales qui s'opère à travers une réorganisation liée au relogement dans un dispositif spatial dit « normal », se référant à un imaginaire de maison individuelle alors même que la stigmatisation qui affectait le quartier était basée sur l'invention d'un collectif abstrait des « gens du voyage ». L'histoire de l'association Lupovino repose, en partie, du retournement de ce stigmate pour en faire le vecteur d'une revendication collective, faisant émerger les prémisses d'un « espace public revendicatif » (Negt, 2007) dont nous sommes appelés à faire part en opposition aux logiques de la rénovation urbaine.

Les différentes analyses menées ont ainsi permis de mettre en place les conditions d'une appropriation physique et symbolique du square Ariane Icare, au regard de sa configuration spatiale et des représentations (ou plutôt des non-représentations) qui l'affectaient.

Les enquêtes menées dans un premier temps ont préparé le « terrain » pour un passage à l'action sous-entendu dans la demande faite par Lupovino à l'ENSAS. L'articulation entre des enquêtes prolongées dans le territoire et la mise en place d'une intervention constitue l'un des enjeux majeurs de la pédagogie que nous développons. Cette dernière doit permettre à des étudiants, futurs concepteurs, d'intégrer les résultats d'un protocole d'enquête rigoureux dans leur démarche de conception, afin de questionner leur pratique et les impensés (les réflexes) qui peut parfois la caractériser. Nous voulons les amener du "reflexe" à une "pensée réflexive". L'enquête anthropologique vient, en effet, autant questionner les stratégies d'action (comment intervenir ? Avec qui ? Où ?), que les modalités d'action elle-même. Mais l'une des difficultés, récurrentes, de ce croisement méthodologique, est qu'elle amène, souvent, les étudiants à ne pas réussir à

s'échapper de la multiplicité des connaissances accumulées et construites sur un lieu pour penser les transformations de ce lieu... Dans ce cadre, la dissociation du séminaire et de l'atelier et l'arrivée de nouveaux étudiants, n'ayant pas encore une connaissance construite du lieu, a permis de retrouver une spontanéité et des envies d'agir, contrebalancées par les étudiants qui avaient suivi le séminaire. Cet équilibre dynamique a aussi alimenté par l'énergie d'une plasticienne déjà active dans le quartier avec des nombreux ateliers, Hélène Bootz, qui a rejoint notre équipe au début de l'atelier in-situ.

M.A. Lors de ce workshop pour la construction du mobilier éphémère, nous avons constaté que peu d'adultes vinrent aider les étudiants, ils n'ont fait que passer dans le gymnase servant d'atelier. Leurs enfants étaient très présents, comme si ce projet, ne pouvait concerner que la nouvelle génération. Avons-nous été trop vite dans cette réalisation ? Il était alors difficile d'en tirer des conclusions, mais je réalisais que nous étions en train de créer un lieu qui ne correspondrait jamais à ce que ces familles nous disaient être leur souhait de retrouver des lieux de rencontres « comme avant ». Alors, si cette quête devait se révéler sans fin, que ce lieu soit celui de leurs enfants avant tout !

Les conditions de vie avant le relogement demandaient à toutes ces familles de trouver un mode de régulation sociale qui leur permettait de « faire avec » cette promiscuité, le manque de confort, le bruit, afin de vivre le quotidien en partageant l'espace sans trop de conflits. Chacun aménageait son « polygone de vie », selon l'expression de JB Humeau, à l'échelle de leur parcelle, « chinant » un bout de terrain, grignotant ainsi leur espace de liberté, à leur façon. Et c'est bien cela la différence avec le projet que nous développons, ce square leur était, depuis sa création, un lieu étranger, que la Ville leur avait « offert » en échange de la destruction de ce qu'ils avaient construit, patiemment, de bric et de broc, comme un patrimoine et dont ils revendiquaient la propriété.

Malgré ces constats, le jour où les meubles éphémères furent installés, les familles arrivèrent de toute part et cela fut un moment magique et plein d'émotion.

Les familles n'étaient pas là où on les attendait, mais pourquoi nous accompagner dans une conception où ils n'avaient pas été invités ? En revanche, elles ont observé de « loin » et nous ont remerciées d'avoir pris du temps à s'intéresser à leur environnement.

B.M. Le jour de la restitution nous avons vu apparaître, avec les journalistes, les politiques. La présence de l'élue du quartier du Neuhof et son discours élogieux quant aux projets sur le square lors de la restitution des travaux des étudiants, n'ont pas modifié le caractère éphémère et provisoire des aménagements. De plus, le mobilier, stocké dans le jardin de Lupovino en 2014 a subi des dégâts importants par la suite, preuve que des tensions existent aussi entre l'association et les groupes d'habitants. Nous pouvons donc conclure que notre exercice était partiellement voué à l'échec car "inadapté" aux souhaits des familles du Polygone. Mais les événements qui ont jalonné cette collaboration ont permis tout de même à l'association de rebondir sur un projet moins ambitieux mais qui semble faire son bout de chemin.

BIBLIOGRAPHIE

BELTING, Hans, 2004, *Pour une anthropologie de l'image*, Paris, Gallimard.

DELGADO, Manuel, 2016, *L'espace public comme idéologie*, Toulouse, Collectif des métiers de l'édition.

FEDERATION NATIONALE DES ASSOCIATIONS SOLIDAIRES ET D'ACTION AVEC LES TSIGANES, 2017, *Ancrage et besoins des habitants permanents de résidence mobile*, Paris, Fnasat.

- GAILLOT, Bernard-André, 1997, *Arts plastiques, Eléments d'une didactique-critique*, Paris, PUF.
- GARNIER, Jean-Pierre, 2010, *Une violence éminemment contemporaine, essais sur la ville, la petite bourgeoisie intellectuelle & l'effacement des classes populaires*, Marseille, Agone.
- JOLY, Martine, 2009, *Introduction à l'analyse de l'image*, Armand Colin.
- JOSEPH, Isaac, 1991, « Voir, Exposer, Observer », dans Isaac Joseph (sous la dir. de), *L'espace du public. Les compétences du citoyen*, Paris, Plan Urbain, pp. 23-32.
- LASSITER, Luke Eric, 2005, *The Chicago Guide to Collaborative Ethnography*, Chicago, University of Chicago Press.
- LEMIEUX, Cyril, 2007, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* 2007/1 (n° 25), pp. 191-212.
- MOROVICH, Barbara, 2017, *Miroirs anthropologiques et changement urbain : qui participe à la transformation des quartiers populaires ?*, Paris, L'Harmattan.
- NEGT, Oskar, 2007, *L'espace public oppositionnel*, Paris, Payot.
- SAMOY, Margaux et SIMON, Basile, 2013, *Mémoire M1 Sciences politiques et sociales*, IHEE, Strasbourg.
- TAPISSIER, Sarah, 2014, *Stigmatisation et rénovation urbaine : relogement des gens du voyage de la route du Polygone au Neuuhof*, Mémoire M2, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg.
- WACQUANT Loïc, 2010, « La fabrique de l'état néolibéral, Workfare, Prisonfare et insécurité sociale », in *Civilisations*, Paris, N°59-1, pp. 151-174.